

AU RISQUE DE SE PERDRE...

Vers une clinique de l'attente

Isabelle Lemaire

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2005/3 Volume 6 | pages 375 à 383

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192115

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2005-3-page-375.htm>

Pour citer cet article :

Isabelle Lemaire, « Au risque de se perdre... Vers une clinique de l'attente », *L'Autre*
2005/3 (Volume 6), p. 375-383.

DOI 10.3917/lautr.018.0375

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Au risque de se perdre...

Vers une clinique de l'attente

Isabelle Lemaire*

Ce préambule relate le parcours de la pensée qui a précédé celui de l'écriture de ce texte. Si l'action auprès des personnes en attente de statut s'origine dans une rencontre avec elles, l'écriture sur cette action s'est vue confrontée à plusieurs difficultés et nécessités : tout d'abord, la difficulté de ne pas trahir la souffrance de ces personnes en la banalisant, ce qui pourrait facilement conduire, comme le dénonce Christophe Dejours (1998), à un clivage entre la souffrance et l'injustice effaçant de manière défensive toute implication de responsabilité tant du système que de chaque individu. D'où deux choix, celui de retracer une rencontre singulière plutôt que de généraliser et celui de terminer cet exposé par un écrit réalisé par la personne concernée par la présentation clinique qui va suivre.

Ensuite, il y a la nécessité de faire le détour par la lecture pour mettre des mots sur ce que ces rencontres ont permis de percevoir quant à cette souffrance. Pour cela, des livres essentiels sont apparus eux aussi comme de réelles rencontres, c'est-à-dire des occasions de créer et de raviver du lien : « Être sans espoir sans toutefois désespérer, voilà le mince fil sur lequel il a fallu tenir... », murmure Klara dans le livre de Soazig Aaron (2004) ; ou encore l'angoisse oppressante d'une attente déconcertante parce que sans fin dont le lecteur peut être saisi à la lecture du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati (1994), qui, en nous faisant approcher la réalité du vide, illustre ce qu'écrit Hannah Arendt quand à la mince frontière entre la solitude, l'isolement et la désolation (Arendt 1995).

Il ne faut pas non plus tomber dans un « psychologisme pathologisant », en cherchant les mots pouvant retranscrire les effets d'une attente avec qui, comme le rappelle Patricia Vioux (1994), une négociation ne s'improvise pas. Pour cela, nous nous sommes à nouveau aidés de nos lectures de Christophe Dejours (1998.) et de Hannah Arendt (1995). Elles nous rappellent que la psychologie à elle seule ne suffit pas pour aborder un problème qui déborde la sphère individuelle mais qui n'a de sens que rattaché à un contexte sociopolitique et à la logique sociolibérale où chacun a sa part de responsabilité. Le livre de Pierre Sansot (1991) nous a alors servi de tremplin pour « réduire la différenciation entre les personnes qui vivent leur existence et celles qui les observent vivre ». C'est à

* Psychologue. 445, rue Pasteur 59134 Fournes en Weppes. e-mail : isabelle.lemaire@online.fr

partir de ce livre que nous nous sommes centrés sur les « moyens modestes » déployés par ces personnes réduites à l'attente pour éprouver des « bonheurs simples » indispensables au sentiment d'exister et à l'espoir.

Enfin, la question a été de s'aventurer dans la retranscription d'une clinique de l'attente, mise en place dans le cadre de la consultation de médecine transculturelle de l'association MANA à Bordeaux¹. Cette clinique repose sur l'hypothèse que l'attente, pour demeurer un processus dynamique, ne doit pas voir son but s'estomper. Les apports de Winnicott (1992), concernant l'étonnement face au surgissement des « potentialités non encore advenues » et la manifestation du « trouvé créé », sont dans cette clinique de l'attente des points d'ancrages essentiels dans la création d'espace créatifs où la sublimation de l'attente permet, à celui qui attend, de subir et de maîtriser à la fois, laissant alors une place à l'émergence de la liberté nécessaire au mouvement du fonctionnement mental mis à l'épreuve de l'usure.

Pourquoi l'attente?

Pourquoi avoir choisi de parler de l'attente vécue par les demandeurs d'asile dans le cadre de ce colloque sur l'hospitalité? Peut-être pour la dénoncer et ceci quelle que soit sa durée. Pour soulever un paradoxe qui a des répercussions graves sur des personnes arrivant en France dans un parcours de fuite consécutif à des violences souvent arbitraires et à qui, avant d'offrir le réconfort et le soutien, on demande de patienter dans des conditions défiant la dignité humaine. Faut-il encore parler d'accueil dans ce cas? Devoir attendre avant de pouvoir prétendre au soulagement est un facteur aggravant de la souffrance psychique des personnes persécutées et forcées à l'exil. Le principe de réalité s'impose de manière brutale et la personne peut avoir l'impression d'être ce galet lancé sur l'eau faisant d'interminables ricochets. Quelle que soit la solidité des ressources internes et la nature des défenses mises en place pour endurer cet accueil paradoxal, le fil sur lequel elles se maintiennent est mince pour vivre avec de moins en moins d'espoir sans désespérer et sans sombrer dans la désolation.

Alors, dénoncer cette politique d'accueil est de notre responsabilité. Mettre en place une clinique de l'attente peut être un palliatif et un moyen pour susciter des prises de conscience groupales et individuelles pouvant amener à ne plus tolérer l'intolérable.

La vignette clinique qui suit va tenter d'illustrer un des parcours de ces personnes confrontées à ce paradoxe. Elle va reprendre dans un premier temps le contexte de la migration, puis les conditions matérielles et humaines de l'accueil, ses répercussions psychiques et enfin les modestes moyens mis en place pour y résister.

Patricia et le trop du réel

Patricia, d'origine congolaise, est âgée de trente-six ans. Arrivée en France en 1996, elle demande à rencontrer l'équipe de la consultation en

1. Association MANA, 91 cours d'Albret, 33000 Bordeaux.

1999 sur les conseils d'un travailleur social du foyer d'hébergement qui l'accueille depuis un an. Grande de taille, la démarche à la fois gracieuse et assurée, elle est élégante et réussit talentueusement, avec le peu de moyens dont elle dispose à nous étonner par son art d'associer les couleurs et les styles. Souriante et courtoise, elle nous retrace son parcours. Elle a subi pendant plusieurs années les répercussions du chaos politique de son pays, ayant entraîné la mort d'un de ses frères, l'incarcération du second et de son père, la dispersion du reste de la famille et enfin sa propre incarcération. Elle parvient, avec l'aide d'un ami de son père à s'enfuir de prison et arrive en France dans l'espoir d'y trouver refuge. Commence alors pour elle un long combat, qui a duré six ans en tout, pour obtenir en 2002 le droit d'asile.

Lors des consultations de groupe, qui ont eu lieu la première année, nous la rencontrons une fois par mois. C'est alors qu'elle nous parlera en détail de l'histoire dramatique de sa famille, meurtrie par les différents pouvoirs politiques en place et surtout du courage de ses parents qui, en dépit des risques encourus, ont refusé de se soumettre aux pillages du gouvernement et des forces rebelles. Les années paisibles de l'enfance de Patricia, bien que rares, sont très présentes dans son discours et témoignent de la consistance de ses ressources internes. Ayant appris le décès de son père peu de temps après son arrivée en France, douloureusement touchée, elle parvient à cheminer dans le deuil grâce à ce qu'il lui a transmis : l'importance de ne pas se soumettre à la corruption et à l'injustice. Elle dit aussi devoir garder le courage de se battre pour pouvoir assumer son rôle de soutien auprès des deux enfants de son frère décédé et dont l'épouse a disparu. Un de ses projets est, quand elle aura obtenu son statut d'exilée politique, de les faire venir auprès d'elle pour leur permettre de grandir entourés affectivement et en sécurité.

Patricia se plaint rarement en consultation et progressivement, elle nous fait comprendre qu'elle a les capacités de faire face aux nombreux renoncements liés à l'exil, mais qu'il devient de plus en plus délicat pour elle de négocier avec l'attente de son statut. Après un premier refus de l'OFPRA et de la commission de recours en 1999 pour un manque de preuves écrites, elle a entrepris une demande de réouverture de dossier qui risque de la faire à nouveau patienter pendant quelques années. A la fin de cette première année de consultations en groupe, elle nous livre alors qu'elle est « forte et souriante » mais que ses ressources commencent à être mises à trop rude épreuve et que cela l'inquiète. Nous recevons ces paroles comme un réel message d'alerte et envisageons alors de lui proposer un suivi psychologique individuel.

Le désert de l'attente

C'est ainsi qu'en 2000, je propose à Patricia de l'accompagner dans ce désert de l'attente et que démarre le soutien psychologique. Celui-ci durera deux ans. Il ne peut être ici retranscrit dans son intégralité car il s'est révélé être une véritable rencontre à deux. Rencontre de deux personnes, rencontre pour moi avec ce vécu de l'interminable attente qui, au niveau

contre-transférentiel, m'a conduit dans les fins fonds de mon histoire, de mes fantasmes ; rencontre qui m'a amenée à créer des espaces de négociation avec l'attente, à proposer des « oasis », « des fontaines de vie » comme les nomme Hannah Arendt (1995), qui permettent de se ressourcer sans s'adapter au désert et d'y évoluer en y intégrant des repères et du mouvement.

Nos rencontres ont eu lieu une fois par semaine à raison d'une heure. Au niveau du cadre, un élément important se situait au début de chaque entretien, où je m'obligeais, après les salutations, à demander systématiquement à Patricia où en étaient ses démarches administratives. Intégrer cette contrainte dans le cadre s'est avéré important pour ne pas risquer de fuir la lourde inertie de la réalité, renvoyant aux trois ans passés à attendre un premier refus ainsi qu'aux mois ou années en cours et à venir avant la prochaine réponse encore incertaine ; contrainte importante aussi pour ne pas banaliser cette réalité en m'infligeant à moi-même la retombée affligeante de la réponse de Patricia : « Je n'ai pas de nouvelles, j'attends toujours ». Moment éprouvant où des regard hésitent avant de se rencontrer, dans un silence certes insoutenable mais convoquant l'attente au devant de la scène, ne lui offrant pas ainsi la possibilité de se faufiler d'une manière insidieuse et dévastatrice ; moment de silence pénible rappelant la puissance de ce fléau, paralysant toute symbolisation mais appelant aussi à toujours inventer ensemble pour se convaincre d'avoir la possibilité non pas de la maîtriser, ce qui serait illusoire, mais de pouvoir mobiliser la volonté de l'affronter pour ne lui laisser que la place qui lui revient.

La deuxième contrainte du cadre était ce fameux « Et vous, comment allez-vous ? », considéré comme une formule ordinaire dans la vie quotidienne, mais rappelant dans ces moments intenses dans quel « hors temps » était propulsée Patricia. La réponse, « Ça va un peu », tombait de manière immuable comme un couperet rappelant qu'elle était, tel un funambule, suspendu à un fil et qu'il était important de lui ramener régulièrement le balancier lui permettant d'improviser une éventuelle évolution, car rester immobile est plus déséquilibrant que de tenter une chorégraphie.

Pour composer un scénario à cette chorégraphie, les traductions du « un peu » de sa réponse ont servi de source d'inspiration. En effet, en l'interrogeant, Patricia était invitée à se risquer au cœur de la douleur psychique que réactivait et provoquait l'attente. La symbolisation pouvait alors émerger progressivement, en partant par exemple du vécu quotidien de l'attente. Patricia mit en récit quelques situations qu'elle vivait ou qu'elle avait vécues. C'est ainsi qu'elle raconta comment, quand elle venait d'arriver en France et qu'elle était hébergée dans un accueil de nuit, se retrouvant dans la rue dès huit heures du matin jusque dix-huit heures, elle « remplissait » ses journées : « C'était un jour férié, la seule place que je connaissais, c'était la gare. Je m'asseyais là, pendant des heures à regarder les trains partir et revenir... C'était un long week-end, jeudi, vendredi, samedi et dimanche... alors, avec les soixante-dix francs

que m'avait donnés l'assistante sociale, et que j'ai failli refuser, je consommait aussi des tasses de thé, que j'essayais de garder au moins deux heures... après, je suis aussi allée m'installer dans la salle d'attente de l'hôpital... Dans ces moments, mon corps était ici et mon âme là-bas... c'était le commencement, je ne connaissais pas le milieu ni la fin... sans travail, sans logement... il fallait que je me localise un peu. Les autres m'ont expliqué qu'ici au début c'était comme ça, qu'il fallait de la patience, que ça allait passer, qu'au début, c'était toujours comme ça. Moi je ne savais pas qu'un jour je deviendrais sans papier... Puis, j'ai commencé à me ressaisir, à m'habituer un peu... et puis, j'ai appelé ma famille. Mon père m'a dit qu'il fallait que je reste en France, pour moi et pour mes neveux... il voulait les envoyer auprès de moi, mais comme je n'avais pas le moral, j'ai refusé de faire venir les enfants, après, j'ai regretté. Quand je n'arrive pas à dormir, je pense à mon père... ».

C'est ainsi que je proposais à Patricia de mettre en récit ses quatre années d'attente, ses passages de foyer en foyer, ses démarches administratives l'amenant sans cesse à prendre son tour dans des files d'attente... Ces mises en récit, soutenues par mes interventions, mes questionnements, mes étonnements, mes émotions, entraînaient progressivement le déroulement d'un tissage entre l'administratif, le matériel et l'affectif, mais aussi entre le passé, le présent et l'avenir. La mise en configuration de l'expérience temporelle rendue possible, des nœuds narratifs, véritables évaluations introspectives, émergeaient laissant alors la place à la souffrance psychique. C'est ainsi qu'en évoquant le passage en CADA, Patricia, dans l'après-coup, raconta : « Là-bas, on ne peut pas s'ennuyer, même avec nos problèmes, il y avait toujours quelque chose à faire... la cuisine, la couture, les sorties, les soirées dansantes... Mais l'attente y est aussi insupportable, même si, comme des enfants, on se laisse distraire, on sait qu'elle est là et ça ne va pas... Il y a des gens qui craquent... Comme on est nombreux, on voit les autres revenir avec une réponse positive... Mais quand c'est négatif, ça traumatise tout le monde, c'est comme quand quelqu'un meurt, tout le monde est triste... En Afrique, on sait pleurer pour un deuil, mais les pleurs ont une fin, sinon, on ne peut rien faire... ». Pouvoir différencier l'ennui de l'attente, c'est ce que permet peut-être la restauration des capacités narratives. Pouvoir faire émerger les angoisses de mort et les métaboliser par des analogies, c'est aussi les rendre moins persécutrices et retrouver le sentiment d'exister. Enfin, pouvoir mettre en représentation l'attente, c'est peut-être la rendre moins imprévisible, moins déroutante et de ce fait, apaiser l'effet de son « inquiétante étrangeté ».

La suite du suivi s'est étayée sur cette hypothèse.

Vers une clinique de l'attente

Après ces premières rencontres en tête à tête, où j'ai invité Patricia à mettre en intrigue son histoire avec l'attente, je lui proposai d'écrire ensemble à son sujet. Elle revint alors avec un texte qu'elle avait écrit en lingala, et qui reprenait un conte que son grand-père lui racontait alors qu'elle

était enfant. Le proverbe accompagnant ce conte est : « *Mabe ya mbila, elengi na mosaka* » (« la saveur d'une noix de palme ne vient pas de l'extérieur mais de l'intérieur »). Comme dans la *Belle et la Bête*, ce conte met en scène deux personnages, Zola, une jeune fille trop éblouie par sa propre beauté qui tarde à se trouver un époux et Bila, le sorcier mal-aimé, qui s'est mis en tête de lui faire comprendre qu'avec le temps et la patience, l'amour se mesure plus de l'intérieur que de l'extérieur. Le travail autour de l'écriture de ce conte s'est fait en parallèle avec un second passage à l'OFPRA et un second refus. Non surprise, Patricia a tout misé sur le recours et la défense de son avocat qui allait essayer de faire comprendre à la cour que l'obtention de preuves écrites était impossible et que c'est plus de l'intérieur que devait émaner une décision. Patricia, non désespérée mais aux prises avec une angoisse diffuse, décrit les nouveaux effets de l'attente : troubles du sommeil, maux de tête, troubles de la mémoire et de l'attention. Je lui propose alors de « répondre » sur le vif et de prendre l'attente au pied de la lettre : remèdes et tisanes africaines pour se détendre le soir, retranscrire elle-même l'histoire de Zola et Bila sur l'ordinateur et échanger ensemble sur des lectures communes. Patricia reprend le défi en main et se saisit de la plongée dans les livres pour « penser ensemble ». C'est là que peuvent alors se rencontrer les objets de notre différence, de notre *mêmeté*. L'altérité convoquée, progressivement l'ambivalence peut à nouveau servir dans l'investigation de la pensée. Le travail de mise en lien devient le fil conducteur des échanges avec Patricia. Mise en lien dans son discours sur son histoire où des va et vient sont possibles entre ici et là-bas, l'avant et le maintenant ; mise en lien à mon niveau où des images apparaissent, des couleurs, des odeurs me permettant à partir de mes représentations d'imaginer cet ailleurs et cet autre à la fois si différent et similaire. Comme libérée par cet entre-deux enfin rétabli, la rencontre peut se produire entre Patricia, qui n'est plus réduite qu'à une personne en « suspension » sur un fil mais comme une acrobate en pleine évolution, et moi en tant que tiers dans un spectacle créatif et non dépourvu de suspens ainsi que de magie.

Pouvant alors prendre de la distance et assouplir nos résistances, je propose à Patricia de participer à l'atelier peinture mis en place à Mana pour les personnes en situation d'attente. Lieu de création artistique, encadrée par une artiste peintre, cet atelier se veut avant tout être un espace rendant éventuellement possible l'émergence d'une reconnaissance de sa propre créativité, d'un jeu avec la solitude permettant de s'isoler avec soi-même pour reprendre goût à la compagnie des autres et pouvoir se préserver de l'isolement. Espace de repos psychique, s'opposant au chaos du non-sens de la réalité extérieure, il se veut devenir pour les participants un lieu autorisant une liberté de mouvement ainsi qu'un jeu avec les images, l'étonnement et l'attente. Se laisser surprendre par les parties enfouies de soi mais pourtant bien représentatives de son intériorité profonde pour ne plus avoir l'unique sentiment de trop se connaître. Patricia a pu s'y laisser guider, apprendre et se redécouvrir autre. Sublimation d'un réel certes mais retour de l'illusion aussi.

Pour que le rêve demeure

Se perdre dans l'attente, aux frontières de la désolation, est un risque imminent pour les personnes en demande d'asile politique. Comme le souligne Jean Furtos, dans un article sur la précarité (1999), le soin c'est parfois d'abord du respect, de la parole et la difficulté de ce soin réside parfois dans la simplicité et la reconnaissance de l'impossibilité de « souffrir-avec ». Cette difficulté de concevoir une relation d'aide rejoint celle de ces personnes pour qui le plus simple est devenu le plus difficile : rester en vie et en relation malgré les ruptures et l'extrême de la situation (au sens de Bettelheim). Comme le décrit Paul Ricœur dans son écrit sur la souffrance (1994), le sens premier de souffrir c'est « endurer », c'est-à-dire « exister en dépit de » et en préservant le désir d'être. En se référant toujours à ce dernier auteur, on peut schématiser la clinique de l'attente comme une clinique se rapportant à sa typologie du souffrir et les blessures qu'il engendre sur la capacité à dire, la capacité à faire, la capacité à se raconter et enfin celle de s'estimer soi-même. Cheminer et composer avec ces points de repère, c'est peut-être replacer le sujet dans une réalité psychique lui permettant de retrouver le soutien et la sécurité des enveloppes affectives qui pourrait, par analogie représenter, en plus du balancier, que nous avons déjà mentionné, un filet qui rassure le funambule.

Nous voudrions ajouter, en référence à Julia Kristeva (1988), que cette rencontre avec cette souffrance infligée ici par l'attente d'une reconnaissance, souligne combien il est difficile pour chacun de reconnaître sa propre « inquiétante étrangeté » et de la mettre au devant dans nos difficultés « d'être avec les autres ».

Parcours de combattant

Arrivée en France, je n'avais pas idée de ce qui m'attendait. D'abord, je débarquais dans un pays où je ne connaissais personne, avec une seule arme, la confiance en soi. J'ai commencé par me présenter à France Terre d'Asile, au SSAE et à la préfecture.

J'ai été logée deux mois dans un foyer, deux mois dans un autre avant d'atterrir au CADA où je suis restée trois ans.

Mon séjour au CADA était mieux au point de vue social. Le foyer organisait toutes sortes de distractions : la cuisine, la couture, les sorties, les soirées dansantes... Mais quand on pensait à l'OFPPRA, la pendule retournait à zéro malgré la gentillesse et les efforts des travailleurs sociaux.

Au bout de deux ans, mon dossier a été rejeté par l'OFPPRA puis par la commission de recours un an plus tard. Ce fut un choc terrible de me retrouver sans logement et sans ressource. Heureusement, j'avais gardé de bonnes relations, pendant mon séjour au foyer, avec la responsable du logement qui m'a reprise sans problème.

Restait l'administratif que je devais recommencer à zéro : demande d'Asile Territorial, suivie d'un refus deux ans après ; réouverture du dossier de l'OFPPRA, où il fallait des éléments nouveaux et un bon avocat. Là, ce sont les années les plus traumatisantes de ma vie, malgré la guerre vécue dans mon pays. C'est la seule fois où je me suis sentie impuissante et inutile.

Parfois, j'essayais de faire semblant mais la réalité me rattrapait toujours. Entre-temps, j'ai perdu mon père, le seul parent qu'il me restait et dont je n'arrive pas à faire le deuil.

Il y a un proverbe de chez moi qui dit : « Là où une personne meurt, il y a toujours

quelqu'un pour la sauver. » D'où ma rencontre avec les travailleurs sociaux du foyer qui m'ont amenée à MANA et à l'avocat, qui eux m'ont accompagnée jusqu'à la victoire administrative.

Dans ma galère, j'ai rencontré des gens formidables que je n'oublierai jamais. Je n'arrête pas de remercier Dieu d'avoir permis votre rencontre. Le Hasard n'existe pas.

Témoignage de Patricia

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt H. (1995) *Qu'est-ce que la politique?* Paris : Le Seuil ; 2001.
Aaron S. *Le non de Klara*. Paris : Pocket ; 2004.
Buzzati D. *Le désert des Tartares*. Paris : Pocket ; 1994.
Dejours C. *Souffrance en France*. Paris : Le Seuil ; 1998.
Furtos J. Contexte de précarité et souffrance psychique : quelques particularités de la clinique psychosociale. *Soins Psychiatrie* 1999 ; (204) : 11-15.
Kristeva J. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Folio ; 1988.
Ricoeur P. La souffrance n'est pas la douleur. *Revue Autrement* 1994 ; (142) : 58-69.
Sansot P. *Les gens de peu*. Paris : PUF ; 1991.
Vioux P. Etre demandeur d'emploi. *Revue Autrement* 1994 ; (141) : 166-173.
Winnicott DW. (1992) *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot ; 1997.

RÉSUMÉ

Au risque de se perdre... Vers une clinique de l'attente

Dans la consultation de Médecine Transculturelle de l'Association MANA, nous rencontrons de nombreuses personnes ayant vécu des traumatismes multiples, ayant été contraintes de fuir la violence et devant en plus, avant d'être réellement accueillies par la France, franchir une autre épreuve potentiellement traumatisante : l'attente, aux allures interminables, d'une reconnaissance en tant qu'exilé politique.

Regarder les gens monter et descendre des trains à la gare, telle devient parfois l'unique activité de ces personnes à longueur de journée. Retrouver le moindre mouvement dans ce hors temps, oh combien brutal par la réalité de son inertie.

Le récit de ces voyageurs maintenant sur les quais, en attente de statut, témoigne à la fois de la richesse mais aussi de l'éventuel épuisement des ressources internes mobilisées pour ne pas se laisser totalement gagner par le non-espoir, pour ne pas se perdre.

Faire tant avec de tous petits riens, c'est en nous inspirant de ces sources créatives, aussi étonnantes que touchantes de simplicité, et mobilisées dans ce contexte de survie psychique que nous proposons à ces personnes de les accompagner à relever un défi : maintenir le dynamisme propre au processus de l'attente.

Mots-clés :

Exil politique, traumatisme, désolation, clinique de l'attente, créativité.

ABSTRACT

Waiting at risk of getting lost... Towards a clinic of waiting

At our consultations of transcultural medicine, we meet patients who have been through several traumas, who have fled to escape from violence and above all, before being welcomed in France, they have to undergo another great traumatic trial : a never-ending time spent waiting to be recognized as political refugee.

For some of these patients, watching people getting in and out of the trains at the train station is sometimes the only activity during the day where they get the feeling of slight motion in a situation out-of-time and without movement.

The story of these travellers, waiting in the station for a refugee status, reveals the wealth but also the exhaustion of inner resources, which are mobilized in order not to lose hope, to not lose themselves.

Inspired by their sources creativity, with a surprising and touching simplicity, mobilized for their psychological survival, we proposed to these patients to help them to accept the challenge : to preserve dynamism in the process of waiting.

Key words :

Political exile, traumatism, distress, clinic of waiting, creativity.

RESUMEN

Con el riesgo de perderse... Hacia una clínica de la espera

En la consulta de medicina transcultural de la asociación Mana, recibimos a muchas personas que han sufrido numerosos traumatismos y que, además de ser obligadas a huir la violencia, tienen que enfrentar una nueva experiencia de índole traumática : la espera, a veces interminable, de un reconocimiento de su estatuto de refugiados políticos.

Contemplar como la gente sube y baja de los trenes en la estación de ferrocarriles llega a ser, a veces, la única actividad diaria de estas personas; la única manera de acercarse al movimiento en ese « tiempo fuera del tiempo » brutal por la realidad de la inercia que impone.

Los relatos de estos viajeros ahora parados en el muelle, esperando un estatuto, pone de relieve tanto la riqueza como el agotamiento de sus recursos internos indispensables para no dejarse sumergir por la « no esperanza », para no perderse.

Hacer mucho con casi nada : es lo que proponemos a estas personas, alimentando nuestro trabajo de acompañamiento en fuentes creadoras a la vez sorprendentes y conmovedoras por su simplicidad. Actualizarlas en este contexto de sobre vivencia las ayuda a enfrentarse con el reto de mantener la dinámica propia del proceso de espera.

Palabras claves :

Exilio político, traumatismo, desolación, clínica de la espera, creatividad.